

De retour de Bogota, Jean-François Pahud parle du sport en Colombie

Autor(en): **Jeannotat, Yves**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **28 (1971)**

Heft 7

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

De retour de Bogota, Jean-François Pahud parle du sport en Colombie

Yves Jeannotat

Jean-François Pahud, professeur au collège de Béthusy, à Lausanne, est, depuis de nombreuses années, une des figures les plus pittoresques de l'athlétisme suisse.

Filiforme, un peu comme Pirie il y a une dizaine d'années, on l'appelle entre amis «le long», car il dépasse d'une bonne tête tous ses adversaires des pelotons de cinq et dix mille mètres, réservés plutôt aux coureurs de petite taille.

Lorsque sa moustache date quelque peu, on le prend facilement pour Jean Ferrat, poète qu'il affectionne particulièrement, d'ailleurs.

Ce n'est pas du jour au lendemain qu'il est devenu un athlète de bonne valeur nationale. De longues années durant, il joua les remorques et il fallait descendre bien bas dans les listes de résultats pour trouver son nom. Mais il avait pris goût au sport; le virus de la course à pied avait fait son œuvre en lui. Comme tous ceux qui aiment la nature et qui tremblent chaque jour aux coups que, par égoïsme, par bêtise, par ignorance, aussi, l'homme lui assène dans ce qu'elle a de plus tendre et de plus maternel, il jouissait déjà du plaisir particulier et réservé à un petit nombre, de courir pour courir; avec ou sans succès dans la compétition. Avec ou sans succès par rapport aux autres, car, vis-à-vis de soi-même, la lutte reste permanente; c'est dans cet engagement qu'il s'agit d'être bien «placé» dès le début, de marquer des points, de progresser, d'attaquer, de s'imposer, bref, de vaincre !

Après seulement, l'homme, l'athlète, peut prétendre dominer en chef, en champion ! Cette formation, Jean-François Pahud se l'imposa sans concession aucune, c'est pourquoi les spécialistes s'étonnèrent de sa présence insolite sur les champs de course, bien avant de parler de lui. C'est que, hélas dans les relations qui sont faites des événements sportifs, on ignore trop souvent l'«Homme» pour ne voir que le champion dont on pénètre alors la vie jusque dans son intimité, cherchant la faille et la défaillance beaucoup plus que la vertu !

La vie d'abord !

En été 1969, lorsqu'il partit pour la Colombie, il était considéré comme une des plus sûres valeurs du demi-fond et du fond helvétique; de cross-country, aussi, car c'est dans cette spécialité qu'il se fit remarquer en tout premier.

D'autres, à sa place, auraient tout sacrifié au sport; lui, au contraire, se servit de ce que le sport lui avait apporté jusque-là pour se lancer, avec sa famille, à la découverte d'un monde nouveau: à la clef, une connaissance plus approfondie des problèmes culturels, sociaux, économiques, sportifs, en un mot, des problèmes humains ! Dans l'enseignement aussi bien que dans le sport, lorsque l'on ambitionne d'être, plus tard, responsable de club — et Jean-François Pahud ne s'en cache pas — il est indispensable d'avoir vu et vécu ailleurs, il est nécessaire de repousser les limites de l'horizon, il importe de ne pas se complaire dans le passé et les souvenirs, mais d'en tirer des leçons utiles pour mieux préparer l'avenir !

Ce départ, toutefois, ne signifiait pas qu'il abandonnait le sport. Bien au contraire, ses ambitions restaient intactes et il se réjouissait du fait que Bogota fût située à plus de 2600 m d'altitude. Les Jeux de Mexico avaient révélé le douloureux calvaire des coureurs de fond en compétition à 2300 m, mais la préparation à cette grande «Fête de la jeunesse du monde» avait

démontré que l'entraînement dans un milieu où l'atmosphère est moins dense et où l'apport en oxygène est par conséquent plus faible, conditionne l'organisme à une meilleure utilisation de cet élément indispensable à la vie et au rendement énergétique, permettant par la suite de meilleures performances au niveau de la mer. Jean-François Pahud avait sa petite idée là-dessus et il comptait bien en tirer profit en vue d'aborder, dès son retour en Europe, la distance du marathon dans les meilleures conditions possibles. On verra par la suite que les projets sont une chose, et que la réalité en est une autre.

Fiche technique

Nom:	Pahud Jean-François
Né en:	1939
Taille:	1,87 m
Poids:	62 kg
Profession:	Professeur
Etat civil:	Marié, deux enfants
Meilleurs temps:	800 m: 1:56,7; 1500 m: 3:56,2; 3000 m: 8:26,8; 5000 m: 14:35,4; 10 000 m: 31:31,8 Morat-Fribourg: 55:19,1

Le départ

Jean-François Pahud quitta donc la Suisse au début du mois d'août 1969. A l'Ecole Suisse de Bogota, il allait enseigner les mathématiques, le dessin et aussi... le sport. Cette ville, bien connue, est la capitale de la République de Colombie. Elle compte plus d'un million d'habitants et sa situation allait faire du Lausannois un véritable «homme des hauts plateaux», appellation qui était devenue courante depuis les succès des Kényens et de Mejaia aussi, un... Colombien qu'il espérait bien rencontrer un jour, sinon en compétition, du moins à l'entraînement.

Juste avant son départ, il me disait: «Si tout va bien, je garderai mon rythme d'entraînement. J'aime cou-



C'est en cross-country que J.-Fr. Pahud connut ses premiers succès.



...la pauvreté!

rir ! Certes, je ferai peu de compétitions, car l'athlétisme, à ma connaissance, est encore à l'état embryonnaire en Colombie, mais je ne me laisserai pas d'égrener les kilomètres et, lorsque je serai de retour... avant Munich, je serai devenu un... marathonien !»

Lorsqu'il est arrivé en Colombie, Pahud dut d'abord se familiariser avec le pays :

«Ce n'est pas très difficile, dit-il. Certaines régions ressemblent même étrangement à des coins de chez nous : au Jura, par exemple. Bien sûr, ce qui caractérise Bogota, c'est son altitude de 2600 m et son climat très doux : à l'entraînement, les cuissettes sont de rigueur ! Le pays, d'ailleurs, est tout en paliers : on part du niveau de la mer pour atteindre des points culminants à 5700 m ! De ce fait, la végétation y est très variée. Une chose m'a énormément frappé, dès mon arrivée, poursuit-il, c'est l'extraordinaire luminosité et l'étendue de la gamme des couleurs : la palette des verts, par exemple, y est bien dix fois plus étendue que chez nous !»

Averti avant son départ et préparé, déjà, au problème de l'altitude par quelques séjours au centre sportif de St-Moritz, Jean-François Pahud n'a eu aucune peine à s'adapter. Tout au plus fut-il tenté, durant les premières semaines qui suivirent son arrivée, à maintenir le rythme d'entraînement très élevé qu'il soutenait à Lausanne, ce qui lui valut de désagréables surprises, son organisme ne parvenant pas à récupérer. On sait que plus l'oxygène se raréfie, moins l'effort doit être violent, quitte à le prolonger en proportion.

Les conditions sociales

«Il faut vraiment avoir vécu sur place, explique Jean-François Pahud, pour comprendre la situation sociale de ce pays ; vécu et travaillé, car le touriste n'a pas le temps de se rendre parfaitement compte ! La population est divisée en deux classes extrêmes : celle des super-riches et celle des super-pauvres. Entre deux ? Rien ! Un immense abîme qui rend toute rencontre impossible !»

Il faut bien entendre : «toute rencontre utile et positive», car les riches prospèrent de l'exploitation habituelle — donc souvent inconsciente — de la masse et les pauvres, au risque d'être abattus comme des chiens, se hasardent fréquemment dans les quartiers bourgeois pour y prendre quelques menus objets : radios

portatives, appareils de photo, bref, de quoi se donner l'illusion de posséder quelque chose !

Cette situation se retrouve au niveau de l'école : d'un côté il y a les écoles d'Etat, dites obligatoires, et qui ne concernent que la classe des «non fortunés». Mais les parents préfèrent garder leurs enfants chez eux pour les faire travailler. En outre, les instituteurs n'étant pratiquement pas payés, se mettent fréquemment en grève ou vaquent à d'autres occupations. La masse des «deshérités» croupit donc dans l'analphabétisme et le gouvernement ne montre aucune hâte à l'en tirer. Les quelques initiatives missionnaires, bien que courageuses et sympathiques, ne sont qu'une goutte d'eau dans la mer !

De l'autre côté s'élèvent les énormes et luxueux bâtiments des écoles privées : l'Ecole Suisse en fait partie. Elles sont payantes, bien sûr, et l'écolage en est très élevé.

Sport de riches — sport de pauvres!

Ce préambule était nécessaire pour comprendre ce qu'est le sport dans ce pays. En Colombie, on ne peut pratiquement pas parler de «sport amateur» et de «sport professionnel», mais de «sport de riches» et de «sport de pauvres». Les uns pratiquent la natation, le golf, l'équitation, le tennis parce qu'ils ont de quoi payer les énormes cotisations de clubs qui s'élèvent fréquemment à huit, voire dix mille francs suisses par année. Les éventuels champions de ces disciplines ne peuvent sortir que de ces centres, de sorte qu'on peut parler d'une véritable ségrégation sportive. Ceux qui sont dépourvus d'argent, même s'ils étaient exceptionnellement doués, n'auraient aucune chance d'accès à ces spécialités «protégées».

Les autres s'adonnent donc au football, dans des conditions souvent lamentables, et au cyclisme lorsqu'ils parviennent à se procurer un vélo. Ici on trouve quelques équipes et coureurs professionnels : sportifs-marionnettes à la solde de grands magnats qui savent faire miroiter à leurs yeux l'illusion de richesses qu'ils ne connaîtront malgré tout jamais !

Quant à l'athlétisme, c'est le sport pauvre par excellence : il occasionne peu de frais de matériel, il se contente d'installations rudimentaires.

Rencontre impossible

Jean-François Pahud parle d'expérience :

«Cette classification des genres est ancrée si profondément dans les mœurs qu'il paraît impossible de changer quoi que ce soit ! L'Ecole Suisse dans laquelle j'ai travaillé est dotée, par exemple, de très bonnes installations. J'ai tenté d'y amener des élèves, mais en vain. J'ai dû bien vite me rendre à l'évidence et je me suis contenté d'y aller seul, tournant durant des heures et dévidant mes kilomètres sous les yeux ahuris de tout le monde.

»Ce phénomène est encore plus prononcé lorsque l'on touche à l'athlétisme de compétition : à ce niveau, poursuit le membre du Lausanne Sports, c'est le marasme. Rien de sérieux n'a jamais été entrepris pour tenter de créer une véritable équipe nationale. Mais voilà que la Colombie va organiser, en 1971, donc cet été, les Vimes Jeux Panaméricains. Et tout à coup on essaie de mettre les bouchées doubles. On engage même un entraîneur «national», en oubliant qu'un athlète ne se fabrique pas en quelques mois.»

Sport de pauvres, l'athlétisme colombien est mal dirigé. Une ville comme Bogota, par exemple, ne compte qu'une mauvaise piste «cendrée». On n'y trouve ni vestiaires ni douches. Il n'existe pas non plus de calendrier, instrument pourtant nécessaire à l'athlète qui tient à être en forme pour telle ou telle compétition. Comment, dans ces conditions, pourrait-on attendre une amélioration spectaculaire ? Mais cela, les dirigeants, probablement pris d'une certaine nervosité à

L'approche de la grande compétition panaméricaine qui se disputera à Cali du 23 juillet au 6 août prochain et qui est appelée à avoir un retentissement international considérable, ne le comprennent pas. Après une année, par exemple, l'entraîneur Suédois Zvanberg a été remercié parce que trop peu de records nationaux avaient été améliorés... On l'a remplacé par un Allemand qui connaîtra vraisemblablement bientôt le même sort. La Colombie est à peu près trente fois plus grande que la Suisse. Les meilleurs éléments sont dispersés aux quatre coins du pays. Comment un seul homme parviendrait-il à les contacter et, le cas échéant, à leur apporter quelque chose de positif en une ou deux visites... C'est d'autant plus douteux que, de par leurs origines et leur éducation, ils sont très méfiants vis-à-vis de tout ce qui vient d'ailleurs.

Jean-François Pahud parle alors de son propre cas: «Durant deux ans, j'ai cherché à atteindre les dirigeants colombiens, raconte-t-il, jamais je n'ai pu les contacter. J'ai voulu, aussi, lier des liens d'entraînement, sinon d'amitié, avec les rares athlètes que je rencontrais au gré de mes entraînements. Je n'y suis jamais parvenu. Ils savaient que j'étais étranger. Ils connaissaient mon lieu de travail. Pour eux, j'appartenais à la classe des... intouchables. Il m'a fallu très longtemps pour le comprendre, mais je n'ai trouvé aucune autre explication valable à leur refus, souvent camouflé, mais définitif, de me recevoir parmi eux. A leur façon de me regarder, je réalisais, petit à petit, qu'ils étaient dépassés par le fait que moi, professeur, je néglige le golf ou le tennis pour faire de la course



Mejia, l'idéal des Colombiens.

à pied ! Peut-être même me prenaient-ils pour un espion. Toujours est-il qu'en deux ans, malgré une autorisation officielle de la Fédération suisse, en dépit de démarches sans cesse renouvelées, je ne fus jamais, je dis bien, jamais autorisé à prendre le départ d'une course. Ce fut pour moi une dure épreuve !» Malgré cela, Pahud continua malgré tout à s'entraîner, seul, et souvent en désespoir de cause. Ceci ne l'empêcha pas de poursuivre ses investigations. Malgré les difficultés dont il nous a fait part ci-dessus, il reconnaît que les Jeux Panaméricains vont peut-être changer le visage, bien «pâle», de l'athlétisme colombien. L'horizon va peut-être s'élargir; une conscience va peut-être s'éveiller, surtout si des hommes comme Mora, sur 5000 et 10 000 m et Mejia sur le marathon, les deux seuls athlètes en qui l'on peut fonder quelques espoirs, parvenaient à remporter un succès ou des places d'honneur.

Mejia

Mejia est un des plus grands champions internationaux qu'ait produits l'Amérique du Sud. Pahud aurait aimé le rencontrer, mais il vit à l'écart et s'entraîne seul et sans bruit dans ses hauts plateaux. Et puis, l'année 1969-1970 ne fut pas faste pour lui. La confrontation souhaitée ne fut donc pas possible. Le nom de Mejia devint subitement populaire, en 1966, lorsque le Colombien remporta la fameuse «Corrida» de la St-Sylvestre, à Sao Paulo, devant le Belge Roelants, alors grand favori. Il eut aussi un comportement très brillant lors des compétitions préolympiques de Mexico, mais il se blessa, de sorte que la Colombie perdait le seul véritable espoir qu'elle ait jamais eu de remporter une médaille olympique en athlétisme.

Ses meilleures performances sont situées à 8'12"0 sur 3000 m, 13'53"4 sur 5000 m, 29'10"4 sur 10 000 m — ces deux dernières performances étant des records sud-américains — et 44'30"0 sur 15 000 m. Ce dernier temps est probablement ce qu'il a fait de mieux jusqu'à présent.

Mejia fut le premier coureur de fond en Amérique du Sud à s'entraîner «instinctivement» selon les méthodes d'Arthur Lydiard ou du Dr van Aaken, c'est-à-dire en parcourant journalièrement un très grand nombre de kilomètres.

Mejia est né en 1940. Comme tant d'autres Colombiens de son milieu, il aurait aimé devenir cycliste, mais il lui manquait l'indispensable: une bicyclette. C'est ainsi qu'il se mit à la course à pied.

Le 19 avril dernier, après un long temps de silence, il faisait une rentrée remarquée en remportant le 75^{me} marathon de Boston en 2 h. 18'45". Ce succès a réveillé de nouveaux espoirs dans les cœurs du «peuple» colombien, peu avant les Jeux de Cali qui se voudraient dignes des précédents (Buenos Aires en 1951, Mexico en 1955, Chicago en 1959, Sao Paulo en 1963 et Winnipeg en 1967). Le stade Pascual Guerrero, qui servira de décor à cette manifestation, donnera aussi à la Colombie les premières installations d'athlétisme véritablement dignes de ce nom avec, en particulier, une piste en tartan à huit couloirs.

Le retour de Jean-François Pahud

Après deux ans d'absence, Jean-François Pahud a repris du service au collège de Béthusy et, après un mois à peine de réadaptation au climat du pays, à l'entraînement sur piste, au rythme plus intense qu'on adopte lorsque l'on a de nouveaux buts à se fixer, il pointe déjà à l'avant des pelotons. Sa vitesse s'est quelque peu émoussée, mais il fait le nécessaire pour la retrouver. Dès ses premières courses il a approché ses meilleurs temps et ses ambitions n'ont pas faibli. Il espère disputer, cette année encore, son... premier marathon !